

Le Grand-Duché de Luxembourg

Autor(en): **Chantal, Suzanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie = Swiss journal of geography = revue suisse de géographie = rivista svizzera di geografia**

Band (Jahr): **5 (1950)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-34964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Literatur: 1. BROCKMANN-JEROSCH, H.: Das Schweizer Bauernhaus. 250 S. Bern 1933. — 2. FRÜH, J.: Geographie der Schweiz. 3 Bände. St. Gallen 1930—38. — 3. GROSSMANN, H.: Die Waldweide in der Schweiz. 123 S. Zürich 1927. — 4. HUBER, A.: Waldbesitzverhältnisse in den Freibergen. Schweizer Zeitschrift für Forstwesen, 1945, Nr. 2, S. 30—38. Bern 1945. — 5. JORAY, M.: L'Étang de la Gruyère. Etude pollenanalytique et stratigraphique de la tourbière. Matériaux pour la levée géobotanique de la Suisse, Fasc. 25. Berne 1942. — 6. ROSSEL, V.: Histoire du Jura bernois, 347 S. Genève 1914. — 7. SCHWABE, E.: Morphologie der Freiberge. 135 S. Diss. Basel 1939. — 8. Eidgenössische Volkszählung 1941, Kt. Bern. — 9. Arealstatistik der Schweiz, herausgegeben vom Eidgenössischen Statistischen Bureau. Bern 1925. — 10. Eidgenössische Viehzählung 1936. Statistische Quellenwerke der Schweiz, Heft 85. Bern 1938. — 11. Eidgenössische Betriebszählung 1939 und Anbauerhebungen 1940—43. Statistische Quellenwerke der Schweiz, Heft 134. Bern 1943. — 12. Eidgenössische Betriebszählung 1939, Band 6: Landwirtschaftsbetriebe nach Größenklassen. Statistische Quellenwerke der Schweiz, Heft 151. Bern 1945. — 13. BOURQUIN, PH., SUTER, H., und FALLOT, P.: Geologischer Atlas der Schweiz 1 : 25000, Bl. 114—117 (Biaufond — Les Bois — La Ferrière — St-Imier). 1946. — 14. ROLLIER, L.: Carte tectonique des environs de Bellelay 1 : 25000, No 24. Commission géologique Suisse. 1901. — 15. LINDER, A.: Statistische Methoden für Naturwissenschaftler, Mediziner und Ingenieure. 150 S. Basel 1945.

LES FRANCHES-MONTAGNES DU JURA BERNOIS

Le sujet traité doit être envisagé dans le cadre d'un travail géographique de plus grande envergure s'étendant à des régions suisses de caractères différents. Exposant tout d'abord les principales bases naturelles et fonctions, l'auteur se prononce ensuite au sujet des différentes zones d'exploitation, soit des pâturages boisés, finages, forêts et tourbières ainsi que des agglomérations et des routes. Une attention particulière est prêtée à la physiologie du paysage par l'affirmation des relations réciproques très importantes existant à l'intérieur d'une commune, relations qui déterminent l'extension dans l'espace des différentes zones d'exploitation, la disposition des agglomérations et des routes, l'effectif en bétail et la densité démographique.

LE MONTAGNE FRANCHE NEL GIURA BERNESE

L'articolo sulle Montagne Franche rientra nel quadro di una compilazione geografica trattante insieme diverse regioni svizzere. Dopo una discussione riguardante le basi e le funzioni principali naturali, vengono rappresentate le diverse zone di sfruttamento (pascoli, prati, campi, stagni), poi le agglomerazioni e le strade. Alla fisiologica viene rivolta un'attenzione particolare, ed oltre le relazioni semplici, le connessioni complesse esistenti all'interno di un comune, tutto la disposizione territoriale delle zone di sfruttamento, delle agglomerazioni e delle strade ed anche il numero del bestiame e la densità demografica.

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG*

par SUZANNE CHANTAL

Avec une carte en couleurs

Dans toute la vallée de l'Alzette, on cultivait des roses. La terre était grasse, rouge, c'était cette bonne terre lorraine, qui colle aux sabots, qui ondule en collines douces comme des flancs de femme, qu'ombragent le tremble, le bouleau à l'écorce d'argent, et que l'été chauffe et fendille. Terre de paysans, jusqu'au jour, où l'on découvrit que le fer affleurerait au ras du sol. Des gisements si riches que le Luxembourg devint un des premiers pays producteurs d'Europe. Une fortune presque démesurée pour ce petit pays de fermiers et de bûcherons. Mais fortune tombée en de bonnes mains laborieuses. Très rapidement la région industrielle du sud-ouest du Grand-Duché s'organisa pour une exploitation intensive du filon ferreux des bassins d'Esch-sur-Alzette et de Differdange. Des hauts fournaux jaillirent, incendiant dès le crépuscule l'horizon de cette région

* Extrait du volume «Le Benelux» de la collection excellente «Le monde en couleurs», éditée par DORÉ OGRIZEK, Paris et Berne (D. OGRIZEK et KÜMMERLY & FREY) 1948.

minière d'une activité si fiévreuse, où cependant persistent les calmes et doux paysages d'autrefois. Esch-sur-Alzette, avec ses forges, ses aciéries, conserve ses roseraies au bord de la rivière, ses cascades, son kiosque chinois au milieu de son parc, où la musique municipale donne des concerts, les soirs d'été. Mont-Soleuvre, mélancolique, dresse toujours ses ruines laissées par les troupes d'Henri II ; de Belvaux, le vaste paysage se dévoile, grave, vert, le grand ciel pâle à peine souillé de fumées. L'air est si pur à Dudelange qu'on y a édifié plusieurs sanatoriums.

Région industrielle, oui, particulièrement riche et active, que n'ont guère abîmé la mine et l'usine. Ce petit coin suffit à assurer la prospérité du restant du Grand-Duché. Partout ailleurs, c'est pays de villégiature, de tourisme, idéal séjour de vacances.

C'est la Moselle, dont Barrés a chanté la «douceur reposante» et qui «coule bleue dans les vignobles et les prairies». Il aimait «ces coteaux, où l'on n'entend rien que le bruit d'une faux aiguisée, des enfants, un chant de coq, un village qui donne l'heure, de jolis silences...» La rive est ourlée de villages plaisants et fleuris, d'auberges gourmandes, où l'on mange de la friture de rivière, du poulet de grain, des pâtisseries au beurre, en buvant le vin du pays, léger, fruité, parfois mousseux comme un champagne. Les vignes dorent les douces pentes du coteau, le raisin pend à la treille qui couvre la tonnelle. Sur la rivière glissent les pirogues, les petits voiliers. L'eau est clair pour se baigner, si clair, qu'on voit filer les truites, entre deux eaux.

A Mondorf, dans les allées sablées du parc plein de roses, les bilieux, les goutteux, les gastralgiques se soignent en buvant l'eau chaude de la Source Adélaïde. C'est en forant, pour trouver de gisements de sel gemme, le puits artésien le plus profond de l'époque (il atteignait 726 m et l'on était alors en 1846) qu'on fit jaillir une source débitant jusqu'à 600 litres à la minute, et à qui l'on découvrit bien vite d'étonnantes vertus curatives. C'est un médecin de Napoléon III qui fonda à Mondorf un établissement de bains, auquel vinrent s'ajouter un casino, une bibliothèque, un cinéma, des tennis et des promenades. Mondorf est élégant, reposant, doucement ennuyeux comme l'exige la tradition des villes d'eaux.

Mais les villages et villettes des bords de Moselle sont vivants, rustiques, accueillants. Remich vit en 882 les francs s'efforcer de barrer la route aux barbares normands. L'évêque de Metz y trouva la mort avec les meilleurs de ses vassaux. La ville fut incendiée. Reconstituée, plusieurs fois encore durement malmenée au cours de l'histoire, Remich reste une sentinelle exposée aux premiers feux de l'invasion. Un pont la relie à Nennig, bourg allemand célèbre pour la précieuse mosaïque romaine qu'il conserve, et qui est un des nombreux vestiges laissés dans la vallée par les romains de l'empereur Auguste, au temps, où Trèves était préfecture des Gaules. C'est par le pont de Remich et par celui de Wasserbillig que deux fois déjà le Grand-Duché a été envahi. Et les combats de décembre 1944 ont durement éprouvé cette vallée heureuse, et le Luxembourg tout entier. Non loin de la capitale, à Hamme, un vaste cimetière rassemble les soldats américains tombés pendant l'offensive RUNDSTEDT, autour de la tombe de leur chef, le général PATTON. Le Grand-Duché est devenu un centre de pèlerinage, pour des milliers de familles américaines. Beaucoup viennent voir l'endroit, où repose leur mort, et sont émues de trouver les croix de bois toujours fleuries. Nombreux aussi sont les anciens G. I., qui tiennent à amener leur femme, leur mère dans cette région ignorée d'eux jusqu'à ce terrible hiver dont ils gardent à la fois les plus tragiques et les plus chaleureux souvenirs. Pour ceux qui viennent plus pour oublier que pour se souvenir, Remich offre son eau limpide, son vin qui pétille, ses écrevisses poivrées, ses rues pavées enjambées de voûtes portant une statue sainte derrière un carreau ; Wormeldange son cru fameux, son bulbeux clocher d'ardoise luisante ; Wasserbillig ses sablonnières, ses roseraies ; Gravenmacher ses poissons grillés, ses gâteaux à la crème.

Les sportifs préféreront la «Petite Suisse luxembourgeoise». Bien sûr, les sommets ne sont pas très élevés, mais les rochers sont si abrupts, les ravins si étroits, les défilés si

encaissés, les cascades si tapageuses que le paysage est vraiment montagnard. C'est la nature qui a amoncelé ces éboulis fantastiques, qui fait bouillonner dans leurs gorges l'Erenz blanche et l'Erenz noire, qui multiplie les falaises et les grottes. Mais l'homme y a largement mis la main. De commodes sentiers mènent aux sites les plus remarquables, des ponts de bois enjambent les torrents, des belvédères découvrent les plus jolis panoramas. Tout cela très discrètement fait, et l'on a, à chaque pas, l'impression de faire une découverte et d'explorer des coins sauvages, dont on trouvera des cartes postales à la douzaine, en noir, en couleurs, la plupart bien jolies, dans des boutiques de Diekirch et de Larochette. La plus fameuse promenade de la Petite Suisse est Müllerthal, vallée de l'Erenz noire. On voit à Berdorf les restes d'un autel païen orné de bas-reliefs à Hercule, Apollon, Junon et Minerve. C'est avec Consdorf le paradis des boy-scouts et des campeurs. On va à Beaufort pour boire du kirsch et de la liqueur de cassis, et pour visiter les châteaux. Le plus vieux est en ruines, et fut bâti par les sires de Beaufort, qui appartenaient à la plus haute noblesse lotharingienne. Mais JEAN BECK le dédaigna, y logeant ses soldats et s'en faisant pour lui bâtir un autre. Il fut le dernier châtelain de Beaufort. Abandonné comme tant d'autres demeures luxembourgeoises, Beaufort fut démentelé par les bourrasques d'hiver et les sécheresses de l'été. Les toitures s'effondrèrent, le roc se fendit, l'herbe foisonna. En 1815, un de ses propriétaires eut l'idée de prendre les vénérables pierres du vieux château pour construire un moulin. Le meunier imita son maître, et les villageois le meunier. L'Etat est finalement intervenu, Beaufort est inscrit maintenant, dans les classiques itinéraires des «cent trente châteaux du Grand-Duché» et on y montre une chambre de torture avec casque de fer, fouets à boules de plomb, table hérissée de clous et nombreux autres accessoires.

Rospport est fameux pour son cidre et Echternach pour sa procession dansante. Cette petite ville, bâtie sur la Sûre, qui, après la Moselle, souligne le tracé de la frontière avec l'Allemagne, est une des plus anciennes et des plus curieuses du pays. Jadis les commerçants romains, enrichis à Trêves, venaient s'y reposer, car la rivière était fraîche, les sous-bois paisibles, la pêche et la chasse abondantes. St-Willibrord s'y plut lui aussi, y fonda au VII^e siècle une abbaye de bénédictins dont il fit un centre d'études, de réjouissances populaires et de dévotions. De ce monastère qui rayonna sur tout le moyen âge, il reste de vastes bâtiments transformés en casernes, un ravissant parc, où les riches abbés du XVIII^e siècle bâtirent une rotonde, parmi les charmilles, les pièces d'eau, les pelouses jonchées de roses, au milieu desquelles ils se promenaient en devisant avec des poètes et des philosophes. L'église abbatiale est restée debout, avec ses deux tours à flèche d'ardoise, ses gros piliers carrés, sa crypte. Romane, elle remonte au XI^e siècle et fut construite sur les vestiges de la première chapelle de St-Willibrord. Très abîmée au cours des siècles, désaffectée pendant la révolution, elle a abrité une usine de faïences. Restaurée, elle a gardé beaucoup de caractère. Longtemps conservées dans la petite église paroissiale de St-Pierre et Paul, les cendres du grand saint ont été déposées dans un tombeau de marbre de Carrare, que visitent de nombreux pèlerins et qui est le but de la procession du mardi de pentecôte. Cette procession n'attire pas moins de vingt mille fidèles, venus de tous les points du Grand-Duché, de Belgique et de Prusse. Le départ est donné, vers neuf heures du matin, par l'énorme cloche de sept tonnes offerte par MAXIMILIEN. Partie du vieux pont sur la Sûre, la procession, menée par les prêtres, les chantres, les porteurs de croix et de bannières, les enfants de chœur, s'ébranle parmi les cantiques et les lourdes fumées des thuriféraires et se dirige vers la vieille basilique, à travers les rues pittoresques de la petite ville. Les origines de cette procession dansante sont mal définies. L'explication la plus simple, mais fort contestée, est que St-Willibrord guérissait la danse de St-Guy.

A Diekirch, les écrevisses sont aussi fameuses que la bière et la liqueur de mirabelle. C'est une jolie ville, villégiature favorite d'une petite bourgeoisie paisible et cossue. Élégante, et pourtant familiale, Diekirch offre des bals de société, des sports nautiques,

des parties de quilles dans le parc. Charlemagne parqua là jadis une colonie de saxons qu'il avait vaincus et dont il ne savait que faire. La ville doit, paraît-il, son nom à Didon, fille d'Odin, sœur de Thor, et qu'adoraient les Trévires. Il reste, sur le mont Gilsdorf, les maigres vestiges d'un dolmen écroulé et couvert de ronces. Les gens du pays, de Didoselter, ont fait Dievelslei, ou Autel du diable. Cela fait toujours un but de promenades, à travers de jolis sous-bois.

Ettelbruck est au confluent de trois rivières: la Sûre, l'Alzette et la Wark, et n'a ni tramways, ni usines. On y soigne les aliénés, on y recueille les vieillards et les infirmes. Ettelbruck possède l'auberge de jeunesse la plus moderne du pays. Tout près se dresse le beau château moderne de Colmar-Berg, propriété de la famille régnante, qui a également un vaste domaine, le Grunewald, qui s'étend jusqu'à l'Erenz blanche, et Fischbach, près de Larochette.

Porte du Müllerthal, cette petite ville est composée avec tous les accessoires pour touristes: rochers, maisons basses groupées autour d'un clocher pointu, rivière d'eau vive, ruines imposantes de deux vieux châteaux historiques, dont l'un conserve un puits de soixante-dix mètres à pic, communiquant avec un souterrain mystérieux. On y mange, de plus, des grives admirables.

Mersch est enfouie parmi les sapins et les hêtres, et donne accès à la vallée des Sept Châteaux, le long de l'Eisch: Marienthal, avec son séminaire de Pères Blancs d'Afrique et son petit musée congolais, le donjon de Hollenfels sur son rocher creux, et Septfontaines, où l'on cultive les herbes médicinales et où l'on peut goûter toutes les tisanes connues gratuitement.

Au nord du Grand-Duché, c'est l'Oesling, qui relie les Ardennes belges à l'Eiffel rhénan. La nature se fait plus âpre, le climat plus rude. Les châtaigniers, les sapins, les chênes remplacent les frêles bouleaux, les massifs de fusains, les allées de hêtres.

Vieux pays féodal, à crêtes rocheuses, à creuses vallées d'une solitude parfois presque tragique, que veillent les murailles écroulées d'un manoir.

C'est du parc à gibier de Clervaux que Napoléon fit venir des daims pour peupler les taillis de Fontainebleau. C'est que le vieux château des seigneurs de Lannoy n'était plus alors qu'une épave abandonnée à la forêt, avec des poules et des chiens jouant dans sa vaste cour. Un tilleul centenaire languissait sur la terrasse dallée. Dans les pièces à l'abandon, le vent déchirait les rideaux, forçait les portes aux gonds rouillés, agitait les lambeaux décolorés des bannières dans la chapelle. Les rats dévoraient les vieux meubles, les corbeaux gitaient sous le toit défoncé. Clervaux s'effaçait lentement dans l'abandon, jusqu'au jour, où, restauré, aménagé, il devint un des meilleurs hôtels du Grand-Duché. Une «auberge de la jeunesse» y accueille les campeurs, les excursionnistes. Un petit musée conserve les souvenirs retrouvés des glorieux jours d'autrefois, tapisseries de Beauvais, plaques de cheminées et autres curiosités. Face au château, l'abbaye bénédictine de St-Maurice s'est élevée, autour d'une Grande Tour qui est l'exacte reproduction du clocher de l'Eau Bénite de l'abbaye de Cluny.

Wiltz est le paradis des scouts. Ils y sont rois. Une auberge est ouverte toute l'année pour eux, et des emplacements leur ont été réservés dans toute la vallée. Pendant la belle saison, à la tombée du soir, on voit leurs feux s'allumer dans la forêt, tandis que s'élèvent leurs chansons graves ou entraînantes, chantées en toutes langues avec de fraîches voix bien fausses. La bière est bonne, les ruisseaux donnent des truites qu'on grille sur deux pierres, le saucisson et le jambon d'Ardenne font de merveilleux sandwiches qu'on avale à grosses bouchées voraces, après avoir grimpé les pentes piquantes de genêts et patrouillé dans les sentiers forestiers dont l'haleine résineuse donne faim. Le beau château des comtes date du XVIIe siècle et domine la ville basse, avec des tanneries, ses manufactures de draps. On y a installé un pensionnat de petites filles, qui jouent à la ronde sur les terrasses. Et rien de plus gai, de plus vivant que cette vieille ville annexée par la jeunesse.

Esch-sur-Sûre est un des plus anciens manoirs du Grand-Duché. HENRI D'ESCH a accompagné GODEFROI DE BOUILLON à la Croisade. C'est aussi un des sites les plus étranges et les plus perdus de l'Ardenne. Un cercle de massifs abrupts et déserts. Et, dans une boucle de rivière qui l'entoure et l'isole, un mamelon à pentes roides, couronné par un énorme manoir. On imagine facilement qu'il était imprenable, et les seigneurs d'Esch dominèrent longtemps toute la région. L'un d'eux fut régent de la province au XIIIe siècle. Mais comme tant d'autres nobles familles, celle-ci s'éteignit, à demi ruinée. De pauvres masures demeurèrent à l'ombre de ses remparts de plus en plus croulants. La région offrait peu de ressources, les gens vivaient chichement de quelques maigres champs, de braconnages dans la région giboyeuse, où les propriétaires venaient deux ou trois fois l'an pour une partie de chasse. Peu à peu, les maisons se faisant plus humides et branlantes dans le dur hiver ardennais, les familles les plus démunies se glissèrent dans les ruines du château, s'y installèrent tant bien que mal dans la chapelle, ou la salle des gardes, s'enfonçant pour être mieux à l'abri du froid et de la pluie jusque dans les cachots du donjon. Il fallut un jour les chasser, car les ruines menaçaient de s'effondrer, et cette étrange cour des miracles vivait dans la misère et la crasse.

Mais le temps passa, et ce qui hier encore faisait la désolation d'Esch-sur-Sûre, qu'on appelait avec mépris Esch-le-Trou : son isolement, son sauvage vétusté, son cadre farouche et grave, ses falaises à pic sur la rivière, ses étendues de genêts, de bruyères et de genevriers, tout ce qui tenait la petite bourgade à l'écart du monde en fit un lieu recherché, fréquenté. Des routes, perçant les montagnes, la relièrent aux villes voisines, dont elle n'était guère éloignée que de quelques lieues, mais que les ravins, les rochers rendaient inaccessibles. Esch devint centre de tourisme. Le soir, les vieilles murailles séculaires du manoir s'illuminèrent sous de discrets projecteurs qui firent fuir les hiboux et les chauves-souris, et sur son promontoire le château des nobles sires d'Esch rayonna sous un perpétuel clair de lune.

Bien délabré aussi est le château de Falkenstein, dans la vallée de l'Our. Mais hélas, là, le baron de Lagardelle survécut longtemps à la fortune de son illustre maison, et vieillit misérablement, dans une bicoque gauchement aménagée parmi les décombres, d'une maigre pension servie par l'empereur Guillaume Ier. Il semble que le sire de Falkenstein avait perdu sa fortune au jeu, dilapidant, si l'on en croit la légende, jusqu'à mille thalers en une nuit... VICTOR HUGO a longuement erré dans ces forêts épaisses, se plaisant à leur silence, à leur pénombre, aux brusques déchirures des rochers dont les éperons plongent dans la rivière au délabrement des châteaux, où il retrouve le cadre de ses «Burgraves». Il habitait Vianden, une petite chambre chez une épicière-mercière, juste en face du pont sur l'Our... Il donna son avis sur la restauration du château, qui remonte au IXe siècle et a été le berceau de la dynastie régnant à Hollande... Vianden éleva au poète un monument, transforma en musée la maison qu'il avait habitée. Celle-ci fut détruite pendant l'offensive de l'hiver 1944. Mais elle a été aussitôt reconstruite, inaugurée solennellement devant la grande-duchesse, avec des discours et des poèmes. Les visiteurs demain retrouveront intacts, ou presque, les souvenirs du grand proscrit.

Il ne pouvait qu'aimer cette terre de contrastes, où le mendiant gîtant dans un creux de roche était peut-être le descendant d'un comte du St-Empire, où la plus douce rivière léchait les pieds du plus inaccessible rocher, où dans un territoire si étroit que du moindre sommet on découvrait toujours un clocher étranger, allemand, belge ou français, certains villages étaient coupés du monde pendant les mois d'hiver, perdus au milieu des hautes futaies, où rôdaient encore le loup et le sanglier. Et ce sont ces mêmes contrastes qui séduisent dans le Luxembourg d'aujourd'hui : les massifs de rosiers fleurissant sur les mines de fer, les pylônes de Radio Luxembourg à deux pas des recoins perdus des rives de l'Erenz noire, les tentes des scouts plantées dans les remparts effondrés des vieux burgs, la solitude de fin du monde des âpres forêts d'Ardenne au carrefour

même des grandes routes d'Europe, la rustique ingénuité montagnarde appuyée sur la solide richesse industrielle, et cet air de vacances qu'on respire dans un pays si tenacement laborieux.

LUSSEMBURGO

Malgrado la sua piccola estensione di 2600 km², il Lussemburgo è una regione dimostrante i più varii contrasti, le più varie bellezze naturali che vengono stimate secondo la loro particolarità e la loro attrazione turistica.

LUXEMBURG

Trotz seiner geringen Größe von nur 2600 km² birgt Luxemburg eine Fülle verschiedenster Landschaften. Sie werden hier in ihrer natürlichen und kulturellen Eigenart geschildert, wobei besonders auch auf ihre touristischen Anziehungspunkte aufmerksam gemacht wird.

DIE SPANISCHE KOLONIALSTADT IN SÜDAMERIKA¹

GRUNDZÜGE IHRER BAULICHEN GESTALTUNG

Von HERBERT WILHELMY

Mit 12 Abbildungen

Gegen Ende des 16. Jahrhunderts gab es im spanisch-amerikanischen Kolonialreich etwa zweihundert städtische Gemeinwesen. Mehr als die Hälfte davon lag innerhalb des andinen Vizekönigreichs Peru. In diesen planmäßigen Stadtgründungen sieht O. QUELLE mit Recht die bedeutsamste koloniale Leistung der Spanier in der Neuen Welt. Ohne die Reichtümer des zertrümmerten Inka- und Chibchareiches wäre sie zweifellos nie in so kurzem Zeitraum möglich gewesen.

Die Jahre von 1534 bis 1544 waren Jahre stärkster kolonisatorischer Aktivität. Wenn daher zwischen 1934 und 1944 fast alljährlich die Hauptstadt eines der südamerikanischen Staaten den vierhundertsten Jahrestag ihrer Grundsteinlegung festlich beging, so hatten diese Feiern einen tieferen Sinn als nur denjenigen einer historischen Erinnerung und beschaulichen Rückbesinnung auf die vier Jahrhunderte ihres Bestehens. Diese Feiern waren eine kulturgeschichtliche Bilanz. Quito, Lima, Guayaquil, Popayán, Cali und andere Städte brachten anlässlich ihres vierhundertjährigen Bestehens prachtvolle Neudrucke ihrer Libros de Cabildos, alten Chroniken und Urkunden heraus — ein Ausdruck berechtigten Stolzes auf die überragende kulturelle, gesellschaftliche und wirtschaftliche Bedeutung, die der Stadt im spanischen Südamerika der Kolonialzeit zukam. Denn in der Stadt lebte und erhielt sich der spanische Geist, der dem Erdteil fortan das Gepräge gab.

In den Libros de Cabildos offenbart sich uns aus nüchternen Protokollen und Aktenvermerken das typische Bild der südamerikanischen Städte im Zeitalter der Entdeckungen. Ihre buntbewegte Entstehungsgeschichte entrollt sich vor uns in allen ihren Einzelheiten: der Vorgang der Stadtgründung, Kampf und Bündnis mit den Eingeborenen, das bürgerliche Leben mit seiner kraftvollen Selbstverwaltung, die Entfaltung von Ackerbau und Viehzucht, Gewerbe und Handel, die bedeutende Rolle der katholischen Kirche, die kleine und große Politik des Adels, der Geistlichkeit, der Gouverneure und Vizekönige (SCHOTTELIUS).

¹ Dieser Aufsatz ist gekürzt einer größeren Untersuchung über das südamerikanische Städtewesen entnommen, die infolge der Ungunst der Verhältnisse leider bisher noch nicht erscheinen konnte. Aus Gründen der Raumersparnis und der besseren Lesbarkeit habe ich auf eine ausführliche Zitierung der Quellen verzichtet. Aus dem Studium einer umfangreichen Literatur und eigenen Untersuchungen in Südamerika (1936 bis 1937) formte sich das hier gezeichnete Bild der spanischen Kolonialstadt.